



Alexand. 2498, R

5500

~~12.6~~ 12.7

2498

970 Saiburda

71

1.  
34

LA  
FRANCE DEMASQUÉE  
OU  
LE PROJET  
DE LA  
MONARCHIE UNIVERSELLE  
DE L'EUROPE  
DECOUVERT.

\*\*\*\*\*

A LA HAYE,  
M D CC XXXV.





Le dessein de la Monarchie universelle de l'Europe, \* que tant de personnes & depuis si long-tems attribuent à la Maison de Bourbon, passe dans l'esprit de quelques uns pour une invention & pour une Fable. Je me suis donc resolu de tirer cette verité des tenebres, où elle est cachée, & d'éclairer la creance des Princes & des Nations des lumieres que l'Histoire nous en fournit ; & de ce qui en resulte de concludant des desseins & des entreprises des Princes de cette Maison.

Pour entamer une matiere si importante, & pour entrer en un si beau champ, je ne saurois m'empêcher de prendre ce dessein jusqu'à sa première origine & à sa source la plus reculée, & de le continuer jusqu'aux troubles d'aujourd'hui, où il se fait plus notablement sentir, & où il éclate avec bien plus de bruit & de violence, qu'il n'a fait jusques alors. Et afin que personne ne s'imagine, que j'avance au hazard ce que je viens de dire, ou que parlant du Projet de cette Monarchie je me fasse un monstre pour le combattre, je me propose d'en étaler ici les decouvertes, & de donner une partie du Plan, qui en a été dressé en France, autant que nous l'avons pû comprendre.

Les Espagnols conquirent les premiers ce grand dessein de la Monarchie, qui les agita pendant plus d'un siecle, & qui pour cela déclarèrent & firent la guerre à tant d'autres Nations. *Ferdinand d'Arragon*, un des grands Politiques de son temps, & qui eut toujours des pensées plus vastes que sa puissance, fut celui qui commença à concevoir le dessein de la Monarchie, dont nous parlons, & qui

A 2

\* Je n'entens donc nullement ici la Monarchie de l'Univers, car celle-ci n'a jamais été, & ne sera peut être jamais. Voyez Mr. *Kahle* dans sa *Balance de l'Europe*, considérée comme la Regle de la Guerre & de la Paix. p. 17.

FRANÇOIS DE VALENTIN  
OU  
LE PROJET  
DE LA  
MONARCHIE UNIVERSELLE  
DE L'EUROPE  
DECOUVERT

A1xd.  
TRU Raamatukogu

2397  
634809144

qui en jeta le premier fondement, en mariant sa fille Jeanne & son heritiere à l'Archiduc Philippe, fils de l'Empereur Maximilien. Son mariage avec Isabelle de Castille, avoit uni dans sa maison toutes les Espagnes, excepté le Royaume de Grenade, dont après une guerre de dix ans, & par la valeur de Ferrant Gonzalve de Cordue il se rendit maitre, & en remporta le surnom de *Catholique*, \* qu'il a laissé à ses descendans. La même fortune des armes & la vertu du même Capitaine lui donnèrent le Royaume de Naples, que les François avoient usurpé sur les Roys de Naples ses parens, & l'Interdit que fulmina le Pape Jules II. contre Henry Roy de Navarre, lui fournit l'occasion de recouvrer ce Royaume. Le hazard, ou pour mieux dire, une secreete disposition de la divine Providence le fit prêter l'oreille aux propositions du fameux Cristofle Colombe pour la découverte des Indes Occidentales, \*\* & lui exposa la depouille des plus riches mines que la terre porte. De sorte que sa fille apporta de grands Etats & des belles esperances à l'Archiduc son mari, qui recueillit encore du côté de sa Mere les Pais-Bas & la Comté de Bourgogne, outre ce qui lui devoit venir du côté du Pere, qui n'étoit pas peu considerable en Allemagne. Cette jonction de la chaleur & du courage d'Allemagne à la secheresse & à la prudence d'Espagne étant faite, & tant de differens Etats étant assemblés en une même Maison, comme autant de bras étendus en divers endroits, pour embrasser le reste de la Chretienté; Il posa pour element & pour principe de la doctrine qu'il laissoit à sa posterité, de retenir toujours l'Empire, comme la base, qui devoit porter la Grandeur où elle aspireroit, & comme le centre, où tous les Etats, dont elle meditoit la conquête, se devoient unir pour faire le Cercle de la Monarchie. Voilà la premiere idée de ce grand dessein, & le germe d'où il a commencé à s'éclorre! Voici la visée de Ferdinand & sa plus douce esperance. Et bien que l'ambition de son Gendre lui ait fait de la peine à lui-même, & ait été le trouble de son repos & le tourment de sa vieillesse; il l'a peut-être souffert avec un sentiment pareil à celui d'Agrip-

\* Ce fut le Pape Alexandre VI. qui en fit present à Ferdinand. v. *Valdesius* de Dign. Hisp. cap. 13. p. 254. *Becmann* de Dign. Illust. Diff. II. c. 2.

\*\* La bulle par laquelle le même Pape conféra à Ferdinand le Droit sur le nouveau Monde decouvert, est assez ridicule, & se trouve chez *Leibniz*, dans son Cod. Jur. G. Dipl.

d'Agrippine, Mere de Neron, laquelle menacée par un Astrologue du funeste & tragique traitement, que lui feroit son fils, s'il parvenoit à l'Empire, *Que je meure*, repartit elle, *pourveu qu'il regne!*

Charles V. ne manqua point de profiter de la Doctrine que son Grand Pere lui avoit laissée, & de travailler à l'ouvrage, dont il avoit dressé le Plan. Il tourna les premiers pas de sa jeunesse vers l'Empire, & quoique la montée, qui conduisoit à cette haute Dignité, fut fort roide & scabreuse, & qu'il y eut bien des ennemis à surmonter, avant que d'y arriver, il ne laissa pas de l'entreprendre. La Tige maternelle, d'où il étoit sorti, étoit fort suspecte aux Allemans, qui eussent voulu n'être soumis qu'à un sang purement Germanique. Il trouva outre cela un Concurrent puissant, savoir *Francois I.* Roy de France, qui aspiroit aussi bien que lui, à l'acquisition d'une aussi belle Maitresse que l'Empire, & qui étoit digne de toute son amour. Néanmoins *Charles* vint à bout de ces deux obstacles, & fut assez heureux pour adoucir l'averfion des Allemans, & pour triompher des poursuites de *Francois*. Cet heureux succès lui fit concevoir une autre prétention, qui fut celle de la Monarchie Chretienne, & sa jeunesse lui donna à esperer, qu'il auroit assez de tems pour passer la carrière, où il voulut entrer. Mais l'exécution de ce grand Projet ne repondit pas aux esperances, qu'il en avoit eues, & la fortune les fit disparoître lorsqu'elles se montrèrent les plus riantes. La Monarchie, dont il étoit si fort épris, lui échappa presque d'entre les bras, & ressembla pour lui à ces pommes des Fables, qui descendent sur le bord des levres de l'affamé Tantale, & qui après les avoir baissées se reculent & s'enfuient. Quoi qu'il en soit, *Charles* n'eut pas plutôt tourné les yeux vers sa prétendue Monarchie, & envisagé ce charmant objet, que son ardeur s'alluma de nouveau. Les difficultés ne refroidirent point son courage. Il tâcha de les vaincre & de s'ouvrir quelque source de gens de guerre qui fut abondante, ou de s'assurer de quelque pais fort peuplé, qui fut la pepiniere de ses armées & la ressource de ses pertes. Pour cela il y avoit l'Italie, qui étoit fort riche & assez peuplé, l'Allemagne qui étoit fort peuplée & assez riche, & à qui les Pais-Bas, dont il étoit le Seigneur, servoient de frange. Mais quelque grand maitre que fut ce Prince en la science de conquerir, & quelques beaux que furent ses Plans pour

subjuguer l'Italie & l'Allemagne, on peut voir par le succès de ce qui lui est arrivé de ces cotés-là, comme Dieu a confondu sa sagesse & s'est moqué de ses projets, comme il les a fait avorter lors même qu'ils sembloient être le plus heureusement avancés & les plus proches de leur terme. Voyant par les experiences qu'il en avoit faites, & par les disgraces qu'il avoit reçues, que la fortune n'étoit pas de moitié de ses sentimens, il resolut hardiment de quitter le monde, & de renoncer à l'Ambition, à l'Empire & à tant de Royaumes. Le voila donc hors du monde, où il avoit fait tant de bruit, & voila son dessein de la Monarchie echoué.

Philippe II. fut malade de la passion de Charles, & recueillit l'amour de la Monarchie comme une piece de son heritage. Mais d'autant que l'Angleterre, qui eut fort aidé à acheminer ses desseins, lui échappa, & que l'Empire, qui lui eut fourni des prétextes & des forces pour l'exécution de plusieurs grandes entreprises, lui avoit manqué; il laissa pour quelque tems reposer sa passion. La defection des Flamans, contre lesquels il n'eut pas assez de puissance, bien qu'il possedat tant de Royaumes, le refroidit un peu de son grand Projet, & rallentit cet Esprit Monarchique; qui avoit tant agité son Pere.

Il n'est gueres possible, de trouver une vie plus melée de bien & de mal, & plus tissée d'accidens heureux & sinistres que celle de Philippe. Il est certain que si ce Prince a beaucoup gagné d'un coté, il a beaucoup perdu de l'autre, & que si une partie de ses desseins lui a reussi, l'autre a manqué & s'est dissipée. Non obstant les catastrophes de sa vie il ne put s'empêcher avant que de mourir de tourner les yeux du coté de la Monarchie, & de jeter quelque oeilade vers l'Allemagne, où est l'Empire qui en est le fondement & le centre. C'étoit peut-être pour montrer à sa posterité la route qu'il leur falloit suivre, pour s'ouvrir le chemin à l'Empire & de là à la Monarchie. Les successeurs de Philippe ne se sont pas jettés dans des entreprises si vastes, & n'ont pas montré des desseins, qui ayent pu beaucoup étendre leur domination, & allonger leurs limites. Leur foiblesse & la stupidité de leurs Ministres mirent la Monarchie Espagnole à deux doits de sa perte. Preuve incontestable que

que l'orgueil & le faste sont plus préjudiciables qu'avantageux à la prosperité & à l'accroissement des Etats!

Telle étoit la situation de l'Espagne jusqu'à la mort de Charles II. le dernier de sa race. Ce fut dans ce tems-là, que la Maison de Bourbon conçût le vaste Projet, de s'approprier par un Testament supposé le Royaume d'Espagne avec tout ce qui en dépendoit, & de parvenir un jour par ce moyen à la Monarchie Universelle de l'Europe. Je ne m'ecarte point de mon but principal, pour entrer en un détail circonstancieux de la Grande-Guerre, qui s'alluma dans toute l'Europe par rapport à la succession d'Espagne, & qui fut terminée par la Paix d'Utrecht & par celle de Baaden en 1714. puisque la memoire en est encore fraiche.

La France sous le Regne de Louis XIV. leva la crête d'une façon étonnante, & l'on ne sauroit nier, qu'elle a seduit, trompé, abandonné, joué par toutes sortes de fraudes diverses Nations, pour venir à bout de ce qu'elle avoit projeté. Elle a employé la voye des armes avec une fureur odieuse, abattu ses voisins & s'est acquis une puissance, qui semble menacer de leur perte tous les autres Princes de l'Europe. C'est à quoi se rapporte un certain passage \* d'un Francois même, où il est dit: *Il faut poser pour fondement, qu'il y a deux Puissances dans la Chretienté, qui sont comme les deux Poles, desquels descendent les influences de paix & de guerre sur les autres Etats, à savoir les Maisons de France & d'Espagne. Celle d'Espagne se trouvant accrûe tout d'un coup, n'a pu cacher le dessein qu'elle avoit de se rendre Maitresse, & de faire lever en Occident le soleil d'une nouvelle Monarchie. Celle de France s'est incontinent portée à faire le contre-poids. Les autres Princes se sont attachés à l'une ou à l'autre suivant leur intérêt.*

Louis XIV. ayant conquis par la Paix de Westphalie en 1648. l'Alsace & le Sundgau, comme une porte pour entrer en Allemagne quand il lui plairoit, & voyant reussir son Projet sur l'Espagne dans la Personne de Philippe V. ne songea qu'à la conquête du reste de l'Europe. L'Angleterre evita le coup en chassant plusieurs fois le Pré-

\* Tiré du Livre du Duc H. de Rohan sous le titre: De l'intérêt des Princes & Etats de l'Europe, à Monsieur le Cardinal de Richelieu. Paris 1641.

Prétendant, que *Louis* vouloit mettre sur le thronne de la Grande-Bretagne, afin d'avoir un voisin, qui lui soit devoué, & de tenir les Hollandois continuellement en échec. Pour ce qui est de l'Allemagne, de ce vaste & belliqueux Pais, où les gens de guerre ne târissent point, c'étoit une entreprise qui portoit avec elle des difficultés extrêmes, & en quelque facon invincibles. La jalousie des autres Puissances mit pareillement des obstacles à son ambition, & s'interessa à ne laisser point élever une nouvelle Monarchie au milieu du Christianisme. De sorte qu'il comprit bien qu'il ne domteroit jamais l'Allemagne, tant qu'elle seroit entiere, & qu'il n'y avoit que le vent de la division, qui le puisse mener au port, où il aspireroit, & pour lequel il avoit à esquiver tant d'écueils, & à essuyer tant de tourmentes. Et ainsi que pour venir à bout de l'Allemagne, il lui falloit exciter des partis, & allumer de la discorde en Allemagne, où être toujours rendu & toujours prêt, pour accourir à toutes les nouveautés qui y paroistroient, & à tous les signes de brouillerie qu'il y verroit naître. En attendant que la fortune fit venir un tems si propice, & une conjoncture si favorable, il eut la mortification de voir, que la Maison d'Autriche s'efforçoit à faire échouer tous ses desseins & à conserver la Liberté de l'Empire dans son entier. Il redouta la puissance Autrichienne & la Dignité Imperiale dont cette Maison brilloit depuis quelques siècles, le fit trembler pour sa Monarchie concertée.

La mort fit enfin tomber ce magnifique projet, lorsqu'il n'étoit encore qu'en fleur, & l'exécution en est peut-être réservée à quelqu'un de ses descendans, qui heritera de ses pensées magnanimes, & marchera sur ces traces genereuses, comme fait le *Roy d'aujourd'hui*. Il est certes aussi digne imitateur des vertus de *Louis XIV.* que le legitime Successeur de son Royaume. Il brûle du même zele que lui, dit-on, pour l'établissement du repos de la Chretienité, & a cette satisfaction, qu'il n'aura rien oublié, pour couper la Succession de l'Empire en la Maison d'Autriche, & ce passage, qui s'en fit de l'un à l'autre en la Personne de ses Princes, & qui lui paroïssoit de mauvais augure.

Sans m'arrêter aux autres entreprises, que les Francois ont fait pendant le Regne de *Louis XV.* pour jeter un fondement solide à la Monarchie de l'Europe, les evenemens, qui ont suivi la mort de

l'Empereur *Charles VI.* de glorieuse memoire sont plus que suffisans pour prouver ma these. Cette mort subite & inopinée fournit l'occasion à l'adroit Ministère de la Puissance ennemie de l'auguste Maison d'Autriche, de faire jouer tous les ressorts de la Politique ordinaire, pour empêcher que la Couronne Imperiale étant mise sur la tête du digne gendre de l'Empereur defunt ne continuât de pere en fils. Le Cardinal de Fleury, qui suivoit le plan de Richelieu & de Mazarin, prononça la sentence definitive, qui portoit en substance: *Qu'il falloit arracher l'Empire de cette Maison, où il sembloit avoir pris racine, & le faire passer à une autre, qui fut Catholique, mais moins ambitieuse, & qui ayant les ailes plus courtes & plus foibles, ne pût les étendre si loin, ni voler si haut.*

Les prétentions de l'illustre Maison de *Baviere* fournirent un prétexte à ce Ministère, de jeter le trouble dans l'Empire, & d'épuiser les forces de l'Allemagne par les Allemans mêmes. Le Traité de Garantie, par lequel la France aussi bien que l'Angleterre & la Hollande avoit assuré à la Fille ainée de *Charles VI.* toute la Succession Autrichienne, dont la Sanction Pragmatique la declaroit heritiere unique, fut entièrement oublié, de même que la cession de la Lorraine, & le Roy-Tres-Chretien ne rougit point d'enfreindre cette Promesse solemnelle & sacrée à cause qu'elle n'étoit pas compatible avec l'Interet de la France & ne s'accordoit gueres avec la Monarchie de l'Europe, qu'elle machine depuis long tems. Il declara donc la guerre à la Reine de Hongrie sous un Nom Emprunté, & pour des prétentions, qu'il avoit lui même reconnu invalables, afin de s'ôter de devant les yeux une rivale dangereuse, & d'emporter de gre ou de force les Etats les plus propres à favoriser son Projet. Qu'elle insigne perfidie? Ne pourroit on pas appliquer à bon droit aux Francois ce que dit *Amelot de la Houssaie* dans ses Notes Hist. & Polit. sur les Lettres du Cardinal d'Osset T. IV. *Il n'y a point des Princes qui ayent plus souvent à la bouche des propos de Paix, ni qui seignent mieux de la desirer, que ceux, qui ne peuvent pas la souffrir. Lisez les Prefaces de Traitez de Paix, il n'y a rien de plus beau, rien de plus cordiat, rien qui montre plus de compassion de la misere des peuples; mais si vous lisez les Articles, vous trouverez à chaque ligue des équivoques, des termes captieux, & des clauses frauduleuses.*

qui font autant de semences de guerre & des preparatifs pour la recommencer.

Le Traité de Nimphenbourg, qui devoit porter le coup mortel à la Reine de Hongrie, contient entre autres un Article separé, qui dit : *Que toutes les Villes & Provinces, que pourront prendre les Troupes de S. M. T. C. lui resteront incontestablement.... Si S. M. cependant se trouvoit dans le cas, de les rendre par un Traité, ce ne sera toutefois qu'après être dédommée par l'Empire des fraix immenses qu'elle aura faits.* Voici le desinteressement de la France, qui ne fait pas le moindre pas, sans avoir des vûes d'aggrandissement ! L'Empire doit la dédommager, & pourquoi ? Pour avoir troublé la tranquillité de ses Etats, saecagé les Pais, ruiné les Peuples, & fait la conquête de l'Autriche anterieure, qui lui restera incontestablement, à moins que la Providence n'empêche l'execution de ce Traité.

Il est aisé à conclurre de là que ce n'est pas sans raison que la Maison de Bourbon fait de l'Empire la base & le centre de sa prétendue Monarchie, & qu'elle cherche à quelque prix que ce fut à former des pretentions sur les Etats du Corps Germanique, & à demander le remboursement des sommes, qu'on a dépensées pour le piller. Quelque extravagante que soit cette demande, elle est pourtant fondée dans le Traité mentionné, les suites du quel ont été si funestes pour l'Empereur Charles VII. de glorieuse memoire. La fortune qui se rangeat du côté de la Reine de Hongrie aneantit considerablement les Projets de la Cour de Versailles, & si l'Union de Francfort n'avoit pas sauvé à la France l'Alsace & la Lorraine, ces deux Provinces auroient été reunis à l'Empire. L'Empereur même, au lieu de subjuguer les Etats Autrichiens, court risque d'être dépouillé de son Patrimoine, & d'éprouver le même sort, qu'il vouloit faire à la Reine de Hongrie. Ces disgraces néanmoins, & cette bizarrerie d'accidens n'ont pas empêché, que ce Monarque n'ait acquis une reputation, qui a volé par tous les lieux de la Terre, & qui se rafraichira dans tous les ages du monde, ce qui n'est ni merveilles, ni nouveau, puisque c'a toujours été le destin de la plûpart des grands hommes, d'être exposé à ce flux & reflux de la fortune, & de mourir riches d'honneur, apres avoir fait plusieurs pertes.

Je ne parlerai pas ici de l'obligation que la France a de protéger & secourir l'Empire, quand il est menacé de ruine, d'autant plus que cette assistance n'a gueres paru depuis que la Maison d'Autriche a porté la Couronne Imperiale, qu'à l'occasion des entreprises de quelques Membres inquiets contre leur Chef. L'oppression & la violence, que la France veut repousser, à ce que nous le voyons à présent, ne vient que de son côté, & n'a son origine que dans les invasions que les Princes de cette Maison font sur la Liberté Germanique. Telle est la protection de la France, dont le but principal tend à detruire la Maison d'Autriche, qui seule est capable, de lui faire tête en Allemagne. Car aussitôt que la Puissance Autrichienne ne subsiste plus, les autres Princes de l'Empire n'ont qu'à plier, & à reconnoître un Souverain, l'ambition duquel ne dit jamais, *c'est assez.* Pour dominer, il rompt toutes les chaines, dont la justice pense le lier, & ne respecte ni Loix, ni Coutumes pour se satisfaire.

Le second objet, qui doit servir de fondement à la Monarchie d'Europe, est l'Italie. Ce beau pais a tant d'attraits pour donner de l'amour aux François, que leur passion de conquerir commença à s'y attacher. Sa situation avantageuse, par laquelle elle tient à la France, à l'Espagne, à l'Allemagne, & aux Etats du Grand-Seigneur ; La grandeur & la magnificence de ses Villes, la fertilité de la plus grande partie de son terroir ; les ports de mer dont elle abonde, & la quantité d'argent que le commerce y attire ; L'esprit & le temperament de ses habitans, qui fait qu'on trouve presque toujours en une même personne un excellent Negociateur avec un Grand-homme de Guerre ; Tout cela, dis-je, est capable de toucher une Ame moins ambitieuse que celle de la Maison de Bourbon, & de donner dans une vûe moins avide de domination que la sienne.

Mais quoique cela soit ainsi, & quelques appas qu'ait l'Italie pour l'obliger d'en entreprendre la conquête ; l'execution pourtant n'en est pas fort aisée, & il y a bien du chemin à faire, & de mauvais pas à franchir, avant que d'y arriver. Car encore que Don Carlos, dont les interêts sont communs avec la France y ait déjà un pied, & qu'il en possède une de plus belles

portions, & un de plus puissans Rayaumes, qui est celui de Naples; il est à considerer, que les Italiens ne sont point gens à se laisser surprendre aux artifices, & éblouir aux apparences: Qu'ils voyent fort avant dans l'avenir, & fort clair dans l'intention des autres: Que la jalousie qu'ils ont pour leur liberté, est si tendre, qu'il ne faut que peu de chose pour la reveiller, & que la défiance leur est si naturelle, & qu'ils l'aiguisent si fort par la vivacité de leur esprit & par la subtilité de leurs speculations, que non seulement ils prennent ombrage de ce qui est, mais qu'ils soubçonnent même souvent ce qui n'est pas, & se donnent quantité de fausses allarmes pour ne se trouver pas endormis, quand il en arrivoit de véritables.

Les troubles de la guerre, qui subsiste encore entre les Maisons de Baviere & d'Autriche présentèrent à la France une occasion favorable pour son dessein, & elle la ménagea avec tant de circonspection & de sagesse, que l'Etat de Milan, la Toscane, & toute la Lombardie devoient mettre une nouvelle couronne sur la Tête de l'Infant Don Philippe d'Espagne, gendre du Roy Tres Chretien aujourd'hui regnant. L'Etat de Milan est le milieu, dont les extrémités confinent presque à tous les autres Etats d'Italie, & la ligne qui fait la communication de l'Espagne avec l'Italie par le moyen de Genes, qui en est comme un accessoire, & de l'Italie avec les Suisses, & les Grisons. C'est la place d'armes & le lieu d'assemblée, pour recevoir ou pour y envoyer les Gens de guerre, dont ces Etats auroient besoin. Tellement, qu'après s'être assuré de cet Etat, & mis le Pied en Piedmont & dans la Toscane, on auroit beau jeu avec les Venitiens, par le moyen des côtes de Naples. La France se promit outre cela de ferrer desipres les Genoïs, qu'ils souffriroient une Citadelle, & lui livreroient Savonne, pour être maitre du Trajet de Barcelonne & de Genes, & de mettre le Roy de Sardaigne si à l'étroit, qu'il ne seroit point en état d'empêcher ces progres.

Mais ce qui fait peur à la France & qui tempere l'ardeur, dont elle brûle pour la conquête de l'Italie est l'intérêt que les Venitiens prennent à l'empêcher & à s'y opposer de toutes leurs forces. Il est certain que cette Republique ne souffre pas volontiers une telle usurpation sur la liberté de l'Italie & ce blocus pour leur Etat de

Terre ferme. Outre les bonnes Troupes qu'ils ont sur pied pour aller combattre le mal dans sa source, ils ont encore une porte de derriere ouverte du coté de la mer, & la facilité d'équiper de puissantes flottes, pour faire diversion sur le Royaume de Naples, dont la possession est encore mal assurée, comme d'un Etat arraché à la Maison d'Autriche, & dont les habitans sont naturellement amateurs de changement, & avides de nouveauté.

Cependant sans avoir recours à la Republique de Venise, pour confondre les desseins du Ministère Francoïse & Espagnol, le Roy de Sardaigne seul a été assez courageux & assez puissant, pour disputer aux Francoïse & Espagnols le passage des Alpes pendant trois Campagnes. Ce sage Prince, aussi grand Guerrier que Politique, & dont l'esprit ne fut jamais plus belliqueux, & les armes plus tranchantes qu'à présent, ne demeura pas long-tems tranquille, & souffrit trop impatiemment, dans le cœur & comme au centre de l'Italie un Roy de la Lombardie, creature de la France, qui outre les prétentions qu'il formoit sur quelques Etats, avoit encore trop de puissance dans l'assistance de son Beau-Pere, pour avoir de petits desseins, & l'ame trop ambitieuse pour se contenter d'être simple voisin de ceux, dont il pouvoit devenir maitre.

Mais hélas! Les obstacles invincibles, que l'Infant Don Philippe & le Roy de France ont rencontré jusqu'ici en leurs projets, ne font presque rien esperer pour l'avenir. De quelque coté qu'ils se tournent, ils trouvent toujours en tête les forces d'une Couronne portée pour le bien de la Cause commune & jalouse de l'Equilibre de l'Europe. Tous leurs efforts n'ont fait voir au monde qu'une impuissante volonté de faire du mal & les diverses Expéditions, qu'ils ont entrepris pour ce sujet, n'ont abouti qu'à des retraites honteuses & à des grandes pertes d'armées. Et ce qui paroît de plus admirable, & qui fait voir plus sensiblement la tromperie du discours des hommes, & la vanité de leur sagesse, est que l'entreprise, qu'on se figuroit devoir être la plus certaine & la plus heureuse, est celle qui manque le plutot, & dont le succès est de plus funestes. C'est le travail d'une fusée, qui s'embrouille à mesure qu'on la demêle, & l'exercice de la Penelope d'Homere, dont la toille se défaisoit à mesure qu'elle étoit faite.

De cette maniere le Roy de Sardaigne avec l'aide de ses confederes fera mourir dans l'ame de la Maison de Bourbon le dessein de la Monarchie, dont on l'accuse, & cet illustre crime qu'on lui impute, qui a été la source de tant de troubles & de brouilleries. Et c'est ce qui rendra le Regne de ce Roy remarquable & glorieux par dessus les Regnes de tous ses Predecesseurs, & qui fera que la Chretienité lui aura une obligation immortelle, de n'avoir pas souffert, que cette superbe Maison, qui devoit toute la Lombardie de la pensée, ait fait un pas pour s'acheminer à ce but, qu'il ne l'ait arrêté, & ait pris une mesure pour s'y ajuster, qu'il n'ait rompue.

C'est une chose bien deplorable, dit un celebre Historien, \* que l'ambition, qui porte les Princes à s'emparer du bien d'autrui, soit regardée dans le monde comme une vertu, & que par la dépravation des hommes un Historien se trouve réduit à n'oser la faire connoître sous son véritable caractère, puisque c'est pour l'ordinaire à ces Princes Ambitieux qu'on donne le surnom de Grand. Cette Reflexion convient admirablement à ce desir de tout envahir, dont les Francois sont possédés, & dont ils se font un merite tout particulier, en faisant accroire à tout le monde, qu'ils ne cherchoient rien d'autre, que le repos de l'Empire Allemand & la tranquillité de l'Europe, laquelle pourtant n'a été troublée, que par leurs attentats, & la conduite inconsiderée de quelques Princes, qui par un aveuglement incroyable forgent des fers pour enchaîner eux mêmes la Liberté de leur Patrie.

Il importe donc à tout le monde de penetrer plus avant jusques dans le fonds des desseins Francois. Si nous les en voulons croire ils n'ont d'autre but qu'un honête accommodement; ils invitent eux mêmes les Princes Etrangers à s'y entremettre; ils protestent qu'ils se laisseront flechir à des conditions moderées, qu'ils ne font la guerre qu'à contre cœur, qu'ils mettront les armes bas avec plaisir, & qu'ils s'en soumettront sans difficulté au jugement de ceux, qui s'y voudront employer. Voyons si leur conduite correspond à leurs paroles! \*\*

Toutes

\* Mr. de Rapin Thoyras, Hist. d'Anglet, Tom, I, lib. 4.

\*\* Ce sont les pensées de l'Auteur du Bouclier d'Etat & de Justice, en parlant des Francois, pag. 15.

Toutes leurs actions & leurs démarches tendent à un vaste & profond dessein. Ce superbe armement, cette depense prodigieuse, cette profusion enorme dans les negociations étrangères, cet empressement à faire des Lignes, à gagner des Ministres, à tenir occupés ceux qui peuvent leur faire ombrage, les instances reiterées, & les grandes offres faites à certains Princes pour troubler l'Empire, sont des indices capables de convaincre les moins éclairés, que tout ce grand appareil d'armes & d'intrigues a quelque chose de plus vaste que la conquête de quelques Provinces, que la credulité Allemande leur a exposées en proye, & ne se termine pas dans un simple desir d'en arracher seulement quelques Pièces par un Traité; Ces grandes Montagnes ne sont pas faites pour enfanter des souris, mais pour produire des flammes comme le Vesuve, pour embraser tout le voisinage.

De sorte que si l'on considère la Puissance merveilleuse de la France, qui se maintient & demeure debout après avoir reçu tant de secousses. Si l'on regarde l'ordre si constant & si bien entendu de sa Politique, & les vertus qu'elle pratique dans le cabinet, & qu'elle exerce à la Campagne, il faudra avouer, que pour avoir été empêchée de venir à bout de ses desseins, il a été nécessaire, que le Ciel ait particulièrement entrepris de les traverser, & qu'il ait suffité, pour lui opposer des forces egales ou superieures aux siennes, une Politique aussi sage pour le moins & incomparablement plus juste, & des vertus aussi fortes & aussi agissantes, mais plus veritables & plus effectives. C'est pourquoi l'obligation qu'a toute l'Europe, & particulièrement l'Allemagne, au Roy de la Grande-Bretagne, ne se pourra jamais assez comprendre, & quelque reconnoissante qu'elle soit, elle ne le sera jamais assez envers lui, pour avoir raffermi sa liberte si violemment ébranlée, pour avoir mis un arrêt à l'ambition d'une Maison si puissante; pour avoir fait des efforts pour ce sujet, qu'on pourroit dire avoir été trop grands, s'ils n'auroient été nécessaires.

Il est certain que c'est une resolution constante & un dessein immortel dans l'ame des Princes Bourbonnois, de faire aussi de Pais-Bas leur Patrimoine. Personne n'ignore ce que fit Louis XIV, pour parvenir à ce but, & tout le monde sait encore, comme ce pais lui échappa,

échappe, & rompit les filers, dont il le tenoit enveloppé. Et l'on peut dire de lui, qu'après avoir été à l'entrée du port, il a été rejeté au large, & réduit au point de faire naufrage. Nous avons vû les esperances que la fortune a fait luire dans l'ame de *Louis XV.* d'une conquête si désirée, & combien le succès en étoit avancé, sans ce merveilleux & inouï passage du Rhin par le Prince Charles de Lorraine, & sans le renfort & le courage, que les armes de la Reine de Hongrie, commandées par ce brave Prince, donnerent à ceux qui combattoient pour la Liberté Germanique, & à ceux qui n'oseroient avoir que de bonnes intentions pour cette même Liberté.

Cette diversion peu attendüe obligea le Roy Tres-Chretien, de renoncer pour cette fois à la conquete des Pais-Bas, & de courir à la défense de l'Alsace & de la Lorraine, qui étoient menacés d'une perte inevitable. Car comme la fuite du mal est la première & plus forte inclination de la Nature, & comme les pointes de la douleur & l'image de la mort remüent plus vivement l'ame, que les attraites de la Volupté & l'idée d'une vie heureuse; Aussi dans l'ordre des passions que le Prince doit avoir pour l'Etat, l'amour de la conservation doit toujours précéder le desir de la conquête; & avant que de songer à entreprendre & faire progrès au dehors, il doit pourvoir à la sureté du dedans, & retrancher les avenues, par où le désordre y pourroit entrer.

Mais puisqu'il n'y a que la France, qui puisse faire de mal considerable aux Pais-Bas, par ce que c'est elle qui a toujours envoyé les Armées, qui les ont inondé; Il est incontestable, que si les armées Francoises y demeuroient victorieuses, elles ne resteroient pas enfermées dans les confins de ce Pais-là, & qu'après s'être enflées du debris des Confederez, elles se déchargeroient sur le Royaume d'Angleterre: Elles pourroient y descendre & faire le même ravages, que lorsqu'elles y descendirent sous *Louis XIV.* Elles pourroient y fortifier les Jacobites, & épouvanter les Partisans du Roy, de sorte qu'on auroit de la peine d'empêcher ceux-là d'achever les desseins qu'ils ont, & de divertir ceux-ci d'accepter les chaînes de la servitude ou de la dependance qu'on leur prépare depuis tant d'années.

Tout

Tout cela étant possible, je conclus que la chaleur que le Roy de la Grande-Bretagne a donnée aux armes de la Reine de Hongrie, que les efforts qu'il a fait pour la relever, après qu'elle fut presque abbattüe, que les subsides d'argent & d'hommes qu'il a envoyé diverses fois en Allemagne, que les Traités qu'il a fait pour en soutenir les affaires avec cette genereuse Prinçesse, l'Imperatrice de toutes les Russies, dont le bon sens & la constance serviront d'exemple aux Princes les plus magnanimes & seront la honte des lâches; Je conclus, dis-je, qu'encore que cela ait couté & qu'il coute à la Couronne d'Angleterre, il n'y a pourtant rien qui n'ait été projeté & fait selon les regles de la bonne Politique, & particulièrement selon cette Loy de Prudence qui veut qu'on coure au devant du mal qu'on craint, pour le divertir, & qu'on n'attende pas qu'il fasse son impression, pour le repousser, quand il l'aura faite.

Je passe outre & dis davantage, que non seulement le Roy a dû envoyer en Allemagne des forces, qui ayent été capables avec les Alliées de contrepèser & tenir en échec les François, comme elles ont fait jusqu'ici. Mais parce qu'en cette posture la moindre faveur de la fortune les pourroit ôter d'échec, & que dans un contrepoids il ne leur seroit rien de plus aisé, que de faire tomber la balance du coté des autres; On ne sauroit trop louer ce Prince de la resolution qu'il a prise avec les Etats Generaux, d'y en établir de si puissantes, qu'elles mettent infailliblement les François sur la défensive: qu'elles leur donnent continuellement la Loy, & préparent sûrement le chemin à la Liberté German. & à la Paix Generale de la Republique Chretienne.

Quant à l'Allemagne, on ne peut douter, que ce n'ait été un dessein fixe & immobile dans l'esprit du Ministere François, de la mettre sous le joug, de dépouiller la Reine de Hongrie de tous les Etats, qu'elle possédoit, & de réduire les Princes de l'Empire à une dépendance qui ne soit differente de la sujettion, que par la vanité des Titres & par l'exterieur des formes. Il ne faut pas rafraichir ici la memoire douloureuse de tous les attentats de la France contre la liberté du Corps Germanique, des violences qu'elle lui a faites, & des embuches qu'elle lui a dressées depuis la mort de *Charles VI.* Il ne faut non plus représenter tout ce que les François ont entrepris tantôt contre la liberté de l'Electon Imperiale, tantôt

C

contre

contre les Princes & Etats Neutres de l'Empire. C'est à dire toutes les atteintes qu'ils ont données au Traité de VVestphalie & aux Constitutions fondamentales de l'Allemagne, & tous les endroits par où ils ont taché d'entamer & d'affoiblir ce qu'il y restoit d'entier & de vigoureux. Il faut seulement qu'on se souvienne de l'état pirroyable de l'Empire & des augures qui paroissent de sa prochaine ruine. Toute l'esperance de nôtre salut se trouve reduite au courage heroique d'un Prince, qui veut perir ou sauver l'Allemagne, & au bonheur des armes d'une Reine, qui n'est pas sujette à l'ordre des choses, & qui rend quelque fois facile ce qui apparemment étoit impossible.

Mais quand les choses ont changé de face, & que la mort de l'Empereur *Charles VII.* a formé une autre conjoncture, les Alliés de la Reine d'Hongrie ont aussi changé de conduite, & jugé comme nous l'avons déjà remarqué, qu'après les affaires d'Allemagne il n'y en avoit point, ou ils dussent vaquer avec plus d'ardeur, & faire une plus grande montre de leurs forces que dans ce pais là. Ils prévoyent que les fruits qui se recueilliroient de cette Expedition, ne seroient pas mediocres, & que les avantages, qui en réussiroient à la Cause Commune, ne seroient pas de legeres dispositions à la paix, pour laquelle on fait la guerre. Car outre que les François ne sauroient plus long-tems agir puissamment en Allemagne; Si l'on voit la Reine de Hongrie menacée de nouveau d'une surprise par un Prince de l'Empire même, & attaquée dans le cœur de ses Etats; Il ne seroit pas impossible, qu'il en réussit encore deux Biens considerables. L'un que les Princes d'Allemagne, qui se sont separez du bon Parti, prendroient courage pour s'y rejoindre. L'autre, que la Ligue à laquelle jusqu'ici on a travaillé, se pourroit former, & que les Princes & Etats bien intentionnés ne laisseroient pas échapper une si belle occasion de chasser ceux qui ont volé la Liberté de leur Pais, & d'ôter le melange de Nations & de mœurs étrangers, qui le tâchent & desfigurent.

*Les François, dit un certain Auteur, s'avancent à grands pas vers le but, qui leur a fait prendre les armes, qui est de subjuguier tout ce qui est devant eux, & de mettre les Royaumes, les Provinces & les Villes aux*

*pieds*

*pieds de leur Souverain. Les difficultés & les pertes ne les découragent point; les échecs qu'ils recoivent, & les obstacles qu'ils rencontrent ne font que les animer d'avantage & leur donnent une nouvelle vigueur. N'est-ce pas là justement le cas d'aujourd'hui? Le destin des choses du Monde & l'enchainement des affaires de l'Europe ayant voulu, que le superbe édifice de la Monarchie Universelle ne soit pas arrivé au point de sa perfection & que les efforts de la France en Allemagne & en Italie eussent été imparfaits en l'une & vains en l'autre; & n'y ayant point lieu d'esperer de rien faire d'avantage en des lieux, où elle s'est épuisée d'inventions & de forces, & où elle a tant perdu pour n'avoir rien gagné, & si peu gagné pour avoir tant travaillé. Elle s'est resolu maintenant de s'appliquer tout entier à la destruction de la Maison d'Autriche, & à la conquête des Pais-Bas Autrichiens, & de reveiller tout de bon le dessein, qu'elle a jusqu' alors laissé dormir, de les reduire. Elle s'embarque à cette entreprise, & met la voile au vent. L'avenir nous apprendra s'il lui sera propice, ou non.*

Il y a longtems que les Princes de l'Europe s'étudient à opposer à la France des obstacles & des barrières, qu'elle ne puisse rompre ou franchir aisément. Le Roy de la Grande-Bretagne, la Republique d'Hollande, & la Maison d'Autriche sont ceux, qui contrebalancent le plus efficacement les intentions Monarchiques de la Maison de Bourbon. Mais je trouve encore quelque chose à desirer de la part des Princes de l'Empire sur le sujet des grandes extremitez où les affaires sont tombées en Allemagne. L'Angleterre & la Hollande ne peuvent pas faire toutes choses par tout, & elles en auroient peut-être trop fait, si ce n'eût été une necessité absolue & inevitable pour le bien même de leurs Etats, de le faire. Elles ne peuvent pas seules divertir tous les malheurs qui peuvent arriver en Allemagne par le manquement & par l'insensibilité de ceux qui sont plus interessés qu'elles, & pour la liberté des quels ces deux genereuses Alliées prennent tant de peine, & font tant de dépense. Dans le cours & la grande variété d'affaires, qui les ont exercé, elles n'ont pas même toujours pû faire que ceux qui ont reçu ses ordres ayent été aussi heureux à les executer &

mettre en œuvre, qu'elles avoient été prudentes à en faire le dessein & à en dresser le plan. Mais c'est une merveille, qui paroîtra presque incroyable aux siècles à venir, & qui sera un des plus beaux rayons de la Gloire de *George II.* & du Gouvernement présent des Provinces Unies, que par leur sagesse, par leur courage & par leur puissance ils ayent relevé chez soi & chez leurs Alliez ce qui venoit de tomber, & qu'ils ayent redressé tout ce qui commençoit à pancher, & frustré toujours la fortune du progrès de ses malices, & des suites de ses surprises.

Peut-être m'objectera-t-on, que quant à la République d'Hollande mon raisonnement étoit sans aucun fondement, la France n'en ayant pas fait paroître la moindre chose depuis le commencement de cette guerre, mais qu'au contraire le Roy T. Chretien, bien loin de faire tort aux Hollandois, leur avoit renouvelé de tems en tems ses protestations, de vouloir entretenir une parfaite intelligence avec eux & de pourvoir avec un véritable Zele à la sûreté de leur pais, & à l'intérêt de leur commerce. Là dessus je reponds, que la France fait réellement la Guerre à la République, sans la lui déclarer, en couvrant ses hostilités mêmes du voile & des assurances de la plus sincère amitié. Le Roy de France a rompu & entamé la Barrière, en enlevant, Menin, Ypres, Knock, & Furnes, & en levant des contributions jusques dans le Pais de VVaes. Les armateurs François se sont emparé des Batimens Hollandois, & leurs Amirautes les déclarent de bonne prise. A quoi servent toutes les assurances, toutes les protestations, si dans le moment même, qu'on les donne à quelqu'un, on lui fait l'insulte la plus sensible. N'est-ce pas là se jouer de la foy publique, & se moquer de la credulité de ses voisins. Si la France ne fait la Guerre par aucun motif d'intérêt, & si elle ne prétend pas garder un pouce de terre, comme elle a protesté tant de fois, par quel Droit vient elle porter la guerre aux Pais Bas. Est-ce en vertu de ses Traités avec la Maison de Baviere? Ce seroit assurément le prétexte le plus absurde du monde, la Baviere n'ayant ni droit, ni prétention sur ces Provinces. Est-ce au nom du Roy d'Espagne? Cela ne se peut pas, S. M. Catholique, ou plutôt l'ambition d'Isabelle, n'ayant pas étendu ses prétentions au delà des Etats d'Italie. Ainsi de quelque côté qu'on vould regarder la conduite

duite de la France tant par rapport aux Pais Bas qu'aux Provinces Unies, elle restera toujours contraire aux Traités, au Droit de Gens, & par consequent impardonnable.

Il faut par là aux yeux de chacun, que si la Patience de la République se lassoit enfin jusqu'à déclarer la guerre à la France, il n'y auroit rien de plus juste. Car sa conduite, dit un Ecrivain spirituel & de bon sens, \* est un commencement de querelle, qui met la République en droit, de faire à cette Couronne une guerre très-legitime; On peut même dire, qu'elle semble vouloir l'y forcer par quelques raisons de convenance (l'invasion de la Barrière, la prise & confiscation des navires marchands) qu'il ne seroit pas difficile de deviner. L'Ambassadeur de Hollande à la Cour de Versailles est obligé de se plaindre continuellement des excès que commettent les Armateurs François contre les sujets de la République, & la réponse qu'on lui a donné, prouve suffisamment à quoi les Etats Generaux doivent s'attendre de la part de la France.

Mais il ne suffit pas, qu'une guerre soit juste, il faut aussi qu'elle soit nécessaire & inevitable. Si donc ces sages Republicains ont differé jusqu'alors, de condescendre aux sollicitations de leurs Alliés, & de porter conformement aux Traités leurs armes au milieu de la France, ce n'est pas faute de legitimité ou justice de leur cause, mais par un motif de la Politique la plus profonde. Ce n'est pas à moi à entreprendre de relever ce mystere, & de lever le voile d'une chose que la Prudence de ceux, qui gouvernent, veut être cachée. Il y a aux matieres d'Etat des endroits aussi dangereux pour les particuliers qui en veulent parler, que les bancs & les écueils le sont pour ceux qui navigent, & pour eux les motifs de la Conduite des sages Princes & Etats en plusieurs choses doivent ressembler aux racines des arbres qui sont couvertes & invisibles, pendant qu'on voit le tronc & les branches: ou aux vertus des Cieux dont nous ne connoissons pas la nature, bien que nous en sentions les effets, & en admirons la Puissance. Aussi il ne faut point douter que les Etats Generaux n'ayent eu de grandes raisons, de s'appliquer, comme ils ont fait, à la guerre, bien que ces raisons ne soient pas connues de tout le monde, & que les visées qu'ils ont eues de ce côté, n'ayent été fort justes, quoi qu'elles passent la portée de

nôtre vie. Outre ce qui en paroît & qui tombe sous le sens de chacun, qui est de conserver leur commerce entier, & d'en tirer seuls tout le profit, qu'ils parragoient ci-devant avec les Anglois; Ils y ont peut être encore été porté par d'autres interêts, & par cette prudente Maxime de Politique, qui veut, que les Grands prennent quelques fois la Loy de ceux qui ne le sont pas tant, pour se garantir d'un mal encore plus grand. Personne n'ignore ce qui s'est passé depuis quelque tems touchant le Gouvernement General, & même sur le Commandement des Troupes Hollandoises, dont quelques Provinces vouloient faire sacrifice aux merites du Prince d'Orange. Les Flamans sont de toutes les nations les plus jaloux de leur liberté; Et qui sait, si dans les sujets des grands & profonds desseins, que forme le Roy de France sur ce pais là, il ne prevoit, que s'ils sont tous aussi heureux, qu'ils sont sagement projetés, il pourroit arriver quelque revolution propre à favoriser le glorieux dessein de la Monarchie d'Europe.

Voyons un peu, quelle est la conduite de la France par rapport aux Cantons Suisses. Silen est ainsi, comme des avis particuliers nous ont voulu faire accroire, que les Cours de Versailles & de Madrid avoient dressé un Plan secret, tendant au bouleversement de toutes les Republics en Europe, la Suisse ne doit pas certainement s'attendre à un meilleur traitement que les autres. Il est sûr qu'autres fois il n'y avoit point dans la Chretiené de Nation plus belliqueuse ni plus redoutée que celle là. La diversité des Religions, qui l'a depuis travaillée, ne l'a pas affoiblie en la divisant, & le tems, qui change & altere tout dans le monde, n'a encore rien relaché de sa première vigueur, ni rien diminué de sa vaillance accoutumée. Heureuse, si dans les conjonctures présentes elle fait choisir le parti le plus convenable pour maintenir sa liberté.

Nous savons l'obligation de la Suisse relativement à l'invasion des Etats de l'Autriche anterieure & surtout de *Villes Forestieres*, de sorte que la Reine de Hongrie peut en quelque maniere prétendre, que le Corps Helvetique a manqué autant à la Neutralité qu'à ses engagements envers la Maison d'Autriche. Le point le plus intrigant pour les Suisses est que la France demande le libre passage de l'Armée combinée, Françoisé & Espagnole, par le Valais, pour penetrer

penetrer en Italie, avec intimation, que si ce passage n'est point accordé amiablement, on fera tout pour se le procurer de force. Il n'y a pas eu depuis plus d'un Siecle des conjonctures aussi critiques pour le Corps Helvetique, que celles d'à present. Mais quelque chose qu'il en puisse arriver, le moyen le plus sûr est, de refuser ce passage, & en cas qu'on y veuille aller de force, de s'y opposer aussi de toutes ses forces. Le moment est arrivé où il faut qu'on s'oppose à l'aggrandissement injuste & demesuré de la Maison de Bourbon, & qu'on empêche les usurpations qu'elle projette de faire de tous cotés. La Loi des contraires veut qu'on accoure aux lieux, ou elle veut faire ses principaux établissemens, & qu'on aille rompre son travail ou doit être le fort de la besogne & le gros de l'oeuvre qu'elle medite. Or on ne peut douter que presque dans tout le cours de cette funeste guerre, qui devore l'Europe, ces lieux n'ayent été l'Allemagne & l'Italie, deux pays, dont la perte entraineroit indubitablement celle de la Suisse.

Disons maintenant, quels ont été les fruits que l'Empire a recueilli de la defense heroique de la Reine Hongrie & de ses Alliés, & quelle sera la moisson de ceux, qui ne sont pas encore mûrs, & qui ne peuvent tarder de l'être. Personne ne peut certes douter, que les premiers ne soient fort grands. Le Traité de Nimphenbourg nous apprend suffisamment ce que nous aurions eû à craindre, si la victoire des armes auroit panché du coté de la France. Le sort de l'Autriche anterieure, que la Cour de Versailles garde en consequence de ce Traité, nous en donne un exemple assez clair. Le cercles Neutres de l'Empire, que la France insulte d'une maniere directement contraire au Droit des Gens, trouvent à l'approche des Armées Alliées un secours, qu'ils ne devoient pas attendre de l'Empire même. Les Villes Imperiales, la liberté desquelles commençoit à chanceler, reprennent courage en voyant arriver leurs defenseurs. Les Evechés, qui étoient menacés d'une secularisation, n'ont plus rien à redouter depuis que la Reine de Hongrie avec leurs Alliés a fait voir leur éloignement pour un pareil dessein. Les Grands coupables n'ont plus d'asyle pour leurs fautes, ni les Mecontens de retraite, pour y aller former ou mediter en seureté de la brouillerie. Le Roy d'Angleterre à l'imitation de Dieu a tiré le bien du mal,

& tel-

& tellement reuni à son service ceux qui l'avoient traversé, qu'ils ont depuis travaillé inutilement à ses desseins, & aidé conjointement avec le reste de ses Sujets à lui acquerir des victoires, & à lui preparer des triomphes. Et pourquoi? Pour éteindre le feu qui nous devore, & pour rompre les fers que l'on forge pour l'Italie & pour l'Allemagne.

Pour ce qui est du bien que l'avenir nous prepare, comme une des suites heureuses de la suppression du Parti François: Nous ne le saurions certes assez bien comprendre durant le malheur de la guerre qui nous exerce, & il faut que ce soit la Paix qui nous le fasse sentir. C'est alors que nous connoitrons par experience, que la Reine de Hongrie n'aura fait dans les subventions & les secours que la necessité de ses affaires la force de tirer de son peuple, que comme un bon Pere de Famille, qui ne demolit rien de sa Maison, que pour le refaire mieux qu'il n'étoit, & d'une Architecture plus belle; & que les bienfaits dont elle desire de combler ses Sujets, ressembleront à certains fleuves, qui s'étant cachés pour quelque tems dans la terre, n'en ressortent que pour n'y jamais rentrer, & pour couler toujours sur sa surface.

Les Francois ne peuvent être vaincus que par une Princesse aussi guerriere que la Reine, qui a le courage d'entreprendre tout ce qui n'est pas absolument impossible, pourveu qu'il soit necessaire; qui a la Prudence de conduire ce grand dessein, qui tend à aneantir tous les Projets d'une Monarchie d'Europe: qui fait appliquer les remedes doux, où il est dangereux de se servir des violens, & aller avec la persuasion & l'adresse, où il est malaisé d'arriver avec la force & la contrainte: qui a la resolution de pousser cette affaire jusqu'au bout, & de ne demeurer pas à moitié chemin, comme on a fait tant de fois: à ne se rebuter point ni par la longueur du tems, ni par la difficulté de l'ouvrage, ni par les oppositions, que lui font les ennemis, ni par les alterations contraires que lui pourroient susciter les astres: qui a enfin une grande pieté, pour attirer sur ses entreprises, & faire descendre sur ses armes les faveurs du ciel, sans lesquelles tous les efforts des hommes deviennent impuissans, & tous leurs desseins steriles.

De tout ce que j'ai dit touchant la Monarchie Universelle de l'Europe, projetée il y a long-tems dans le Cabinet de la Cour de Versailles, il est aisé à conclure, que ce Puissant Adversaire, que toutes les Princes de l'Europe ont à combattre, à toujours fait état d'élever la grandeur où il aspire, sur deux Machines, *La Force & l'Artifice*, & cette derniere, quoi que plus immaterielle, ne laisse pas de remuer quelque fois des fardeaux, & de renverser des masses qui sont inébranlables à l'autre. J'ai remarqué que les Alliés ont déconcerté le grand dessein de la Monarchie de la Maison de Bourbon, sous lequel est necessairement envelopé la ruine de la Maison d'Autriche; Et qu'après ce merveilleux evenement on ne sauroit rien dire de si avantageux de Hauts Alliés, qui ne soit au dessous de leur gloire, & que la Rhetorique n'a point de figure, ni l'art de Sophistes de hardiesse, qui puisse egaler la grandeur de ce succès. Tout ce que j'ai avancé par rapport à cette prétendue Monarchie est une peinture dont les traits ne sont pas sortis de mon invention & de mon caprice, mais qui ont été empruntés de l'Histoire, & dont l'Italie l'Allemagne, la Hollande & l'Angleterre fournissent des Originaux certains & indubitables. D'autres pourront ajouter ce qui manque à cette besogne, & finir la peinture que je n'ai qu'ébauchée.

Il me reste encore de faire quelques reflexions sur la conduite que les Princes de l'Empire Allemand ont à prendre pour s'opposer de tout leur possible & conjointement avec les Alliés aux Projets enormes de la France.

Les Jurisconsultes recommandent fort & avec justice cette Regle: *Qu'il vaut mieux prevenir à temps, que de se venger apres le fait.* Tant que le vaisseau est sain & sauf, il faut se hâter de prevenir sa perte, mais désque les flots l'ont fracassé, on travaille en vain. Il n'y a qu'une violence injuste, qui puisse fournir à la France les moyens propres à obtenir ce but odieux auquel elle vise depuis plus d'un siecle. C'est donc la desolation de l'Allemagne, qu'il faut prevenir avant qu'elle s'acheve. Il faut penetrer jusques dans le sein de ses Causes, & conjurer la tempête auparavant qu'elle éclate. C'est un sujet suffisant des secours que l'Empire peut exiger de ses Electeurs, Princes & Etats, & la raison qui les force de mettre en pratique cette dure & triste Loy de la conservation, qui veut

qu'on chasse & qu'on divertisse les plus grands maux par les moindres.

Nous voyons le Parti François enraciné en tant d'endroits de l'Allemagne, animé par le plus violent & plus indomptable motif qui puisse remuer l'esprit humain, qui est celui de s'aggrandir aux dépens de sa Patrie & au risque de sa liberté; orgueilleux & fier non seulement par la considération de ses forces présentes, mais encore par la memoire des pertes, dont il s'est relevé & des foiblesses, dont il est revenu, un parti, dis-je, assisté de plusieurs Chefs de reputation & de merite, & secourû d'une grande Puissance, apparemment est invincible. On n'arrête pas comme on veut, un torrent, que la force des neiges fondûes precipite d'une montagne; & l'on n'éteint pas facilement un grand feu que le vent souffle, & qui est attaché à quantité de matieres combustibles. Aussi certes la France se rend si puissant & si redoutable, qu'elle commence à s'attribuer l'Arbitrage dans toute l'Europe, & qu'elle ose donner de bonne grace à l'un ce qu'elle veut arracher injustement à l'autre.

Ma plûme ne seroit pas peu, si elle pouvoit rendre inutiles ou moins puissantes les demarches & les artifices de la France, & si elle pouvoit guerir les Esprits de quelques Princes Allemans de tant d'erreurs, dont cette Maison les a preoccupé à son avantage, & rompre les charmes dont elle les tient pris au grand préjudice de la Republique Chretienne. Je n'ai pas assez de vanité pour me vouloir persuader, que le hazard pourroit peut-être inspirer à mes Ecrits une pareille vertu. Cependant je vois que la corruption des sentimens est presque generale, & qu'il y a encore bien des enchantemens à défaire & des tenebres à dissiper qui sont favorables à la Maison de Bourbon.

On a cherché de l'appuy pour l'Empire hors de l'Empire, & un soutien pour la subsistance du Corps & de ses Membres. Cela est juste. Mais afin que la balance de l'Europe demeure droite & ne panche du côté de François & de leurs Alliés, afin qu'ils ne fassent plus d'invasions sur les Droits de la Liberté des Princes de l'Empire; Et de peur aussi que quelques uns de ceux-ci enflés de l'esprit de Souveraineté & enivrez de la douceur du commandement n'entreprennent d'attirer à eux l'autorité de l'Empire; il faut établir des bornes,

bornes, qui temperent la puissance des uns & des autres: qui tiennent entre eux l'équilibre au point où il doit demeurer, & apportent le contrepoids nécessaire, afin que l'un devenant trop fort n'emporte & n'enleve l'autre.

Ce sont les limites que la France a souvent voulu démarquer: c'est ce contrepoids qu'elle a plusieurs fois essayé d'ôter, & de ruiner cette excellente harmonie, en la conservation de laquelle consistent principalement le bonheur de l'Allemagne, & le salut de l'Europe. C'est aussi ce que la Maison de Bourbon s'efforce plus que jamais de faire depuis quelques années. C'est où elle va à voiles & à rames, comme l'on dit. C'est la grande œuvre après laquelle elle travaille, laquelle si elle pouvoit achever, comme quelque fois elle n'en a pas été loin; Il ne lui seroit pas impossible, de changer les Royaumes en Provinces, & de faire éclore avec le tems la Monarchie, dont elle a conçu le dessein depuis tant d'années.

Pour finir cette matiere, j'ajouterai, que ce seroit une chose bien étrange & fort injuste, que les Etats de l'Empire étant si interessés comme ils sont en la liberté de l'Allemagne, & y ayant tant à perdre, y voulussent demeurer toujours des spectateurs immobiles de ce qui s'y passe; qu'ils voulussent en repos laisser toujours travailler les Alliés à l'œuvre de leur salut, & ne rien contribuer à l'avancement de la Paix, & à la structure du Temple qu'on lui prepare, que des raisonnemens oisifs, que des souhaits superflus & des offices sans effet.

Le moment est arrivé, où nous pouvons esperer, qu'ils n'épargneront rien pour faire en sorte que l'Empire se reduise à son premier état, & sous son ancienne forme: que ce qu'on y veut rendre absolu & Monarchique, soit rétranché tout à fait, & que tout se gouverne en Allemagne selon les Loix & les Constitutions déjà établies, & non par l'ambition & les caprices de ceux qui se veulent mettre au dessus de ces barrières; Afin que par le rétablissement de ce bel ordre, & par l'observation des choses qui le doivent maintenir, la paix qu'on veut donner au monde, y vienne avec une entiere sureté, & que le souvenir des maux passés dont on ne craindra point le retour, ne serve qu'à augmenter la douceur des biens présens qu'on n'aura pas peur de perdre.

Nous touchons tantôt au tems de ce bienheureux état, & quoique la guerre semble n'avoir jamais été plus forte, ni plus echauffée qu'elle l'est à présent, ce ne sont que les derniers abois qu'elle rend, & des elans plus vifs de la clarté d'un flambeau qui est prêt à s'éteindre. La Clemence de Dieu même est portée à désarmer la France, & à lui ôter des mains le fleau, dont elle nous bat depuis long-tems. La Paix qui ne vient jamais au monde que couronnée d'abondance, & les mains pleines de richesses, sortira bientôt du milieu de cette confusion, & de ce Chaos où l'Europe est plongée. Ce ne sera point une Paix de verre, comme tant d'autres, que nous avons vû: Ce sera une Paix de diamant, qui aura de l'éclat, & de la solidité tout ensemble, & les fondemens que les Zelés Défenseurs de la Cause Commune en creusent & jettent par tout, seront si profonds & si larges, si entiers & si sains, qu'il ne faudra pas craindre, qu'il en vienne de long-tems faute.

Il n'a pas certes tenu à la Reine de Hongrie & ses Alliez, que cela n'ait été accompli, & les avances, qu'ils ont faites, & les choses, auxquelles ils se sont relaché pour ce sujet sont un gage assuré à la Chretienité, qu'ils n'auront rien qui leurs soit cher, pour lui donner le repos qu'elle desire. La passion, qu'ils ont pour la Paix, triomphera enfin de l'inclination que la Maison de Bourbon a pour la guerre. Quoiqu'elle ne puisse être plus forte ni plus obstinée qu'elle s'est montrée jusqu'ici; Elle n'est pas pourtant invincible, & l'esperance, qui la nourrit encore, & lui donne un peu de vie, qui est l'Allemagne, ne pouvant longuement durer; Il faut necessairement qu'elle tombe bientôt, & qu'elle se perde. Bien que la Reine ait de quoi vaincre plus long-tems, Elle n'a jamais pourtant eu plus de volonté de désarmer qu'Elle en a maintenant, & plus Elle se trouve haute dans la prospérité, plus Elle est prête à descendre pour la Confideration du bien general, & plus le courant de ses victoires est impetueux & roide, plus Elle est disposée à le retenir pour l'utilité publique. Elle fera par magnanimité ce que toute la puissance de ses ennemis ne la sauroit contraindre de faire, & donnera generousement ce qui leur seroit impossible de lui ôter.

Mais comme il ne faut point douter que la Maison de Bourbon ne remue tous les ressorts de la Politique, pour reduire les troubles présens à des Paix Particulières, afin que chacun des Alliez pris en son particulier, & détaché du Corps de l'Alliance, se trouve plus foible pour lui resister, quand Elle l'attaquera, quoi qu'elle promette le contraire; Il est aussi necessaire pour se garantir de cet inconvenient, de prendre le contrepied de cette Maison & de mettre en pratique la Loy des Contraires, qui est de si grand usage dans les affaires du monde. Il faut que tous les Alliez se resolvent, de ne se désunir jamais, de rejeter toutes les propositions, qu'on leur fera des Traités Particuliers comme un poison deguisé qu'on leur présentera sous l'apparence d'un remede, & de n'abandonner point la Cause Commune, à moins qu'elle ne soit accompli dans une Paix Generale.

FIN.

(17634) / Ad Relat. Suis. de 1745  
 May 1745. 39.

# Ursachen

welche

Ihro Churfürstl. Durchlaucht

von Bayern

bewogen

mit

Ihro Königl. Majestät

von Ungarn und Böhmeim

Frieden zu machen.